

C MAGAZINE É

17 JANVIER 1935

UN FRANC

15^e ANNÉE - N°3



Françoise ROSAY et Paul BERNARD dans l'admirable film de Jacques FEYDER, PENSION MIMOSAS, dont la sortie marque une date dans le cinéma.

(Photo Tobis.)

LA POTINIÈRE

ÉGALITÉ DEVANT LA LOI...

Harry Baur, pressenti pour tourner dans ce film au titre... étourdissant, n'a pu s'entendre avec le producteur. Motif : il avait exigé dans son contrat, huit heures de travail quotidien, se conformant en cela, à la loi qui régit toutes les corporations et que l'Union des Artistes avait obtenu de faire respecter.

— Comme Président d'honneur de l'Union, je tiens moi-même à me soumettre à cette loi, a dit le créateur des *Nuits Moscovites*, qui ajoute : M'... (ici le nom du metteur en scène), ne devrait pas ignorer que la matière humaine qu'il emploie a des limites d'endurance et qu'il existe une loi qui, pour être française n'en est pas moins à respecter.

« Que, par mollesse, ceux qui ont titres et charges pour défendre des principes de travail chèrement acquis par d'autres travailleurs (Draveil, Carmaux), s'inclinent simplement devant leur chance et le gros chiffre de leur contrat, c'est leur affaire, moi, je ne le peux pas. »

Bravo ! Que voilà des paroles sensées et justes ! Mais, comme on voudrait que ceux qui le peuvent, c'est-à-dire, non pas d'obscurs techniciens ou ouvriers, mais les vedettes de première grandeur imposent un tel point de vue. Les travailleurs des studios devraient bénéficier des avantages des lois sociales au même titre que tous les autres travailleurs.

Puisqu'un ministre n'est même plus capable de faire respecter la loi, nous sommes heureux de rencontrer de temps à autre une voix qui entend suppléer à la carence officielle...

AIMEZ-VOUS LES UNS LES AUTRES...

En voilà bien d'une autre ! Cet important groupement catholique qui tourne à Alger une page de la vie du Christ, avait imaginé, pour sa propagande, de transporter sur les lieux certains journalistes triés sur le volet. Naturellement, cela lui valut quelques articles dithyrambiques assez réjouissants. La vérité, cependant, n'a pas tardé à se faire jour. C'est ainsi que l'on a appris, non sans étonnement, que non content de faire jouer des rôles de juifs à... des Arabes,

on imagina de faire entourer l'armée des figurants de véritables réseaux de fils de fer barbelés, tendus sur plusieurs hectares et placés sous la protection des tirailleurs indigènes *baïonnette au canon*...

Tout cela au nom de l'Art et, sans doute, de l'orthodoxie catholique...

CLASSICHISME

Examinant par le détail, les films tournés en France, la saison passée, ce journaliste se lamentait auprès d'un confrère de la quantité incroyable de romans-feuilletons et de vieux mélodrames théâ-

Dans l'impossibilité de répondre individuellement à toutes les félicitations que nous avons reçues à l'occasion de la transformation de "CINÉ-MAGAZINE", nous prions nos lecteurs qui ont bien voulu nous prodiguer ainsi leurs marques d'encouragement, de trouver ici nos remerciements émus...

traux, dont le cinéma de chez nous, fait encore si abondamment son profit.

— Enfin, je te le demande, ajoute-t-il, au comble de la colère, en s'adressant à son interlocuteur, si ces principes doivent être la règle encore longtemps, que va devenir le Septième Art ?...

— ... L'Art d'être grand-père, tout simplement, fit l'autre sans s'émouvoir autrement.

NUANCES

Dans *Marianne*, Jacques Deval dresse un bilan de ses droits d'auteur, en regard de la qualité du film *Marie Galante* : c'est une balance.

Il adapte lui-même à la scène *Marie Galante* : c'est un fléau.

Une œuvre de Marcel Achard au théâtre.

C'est une bonne pièce.

On la porte à l'écran
C'est de la fausse monnaie.

BROUILLARD

C'était pendant le dernier réveillon, deux cinéastes dont, par pudeur, nous taïrons les noms, se trouvaient vers les quatre heures du matin dans un établissement de Montmartre ayant, comme on dit, « joyeusement enterré l'année ». L'esprit passablement obscurci par les vapeurs de l'alcool, ils en vinrent à parler d'un camarade en ces termes :

— On m'a dit que tu connaissais Le-noir, fit le premier.

— Comment il s'appelle ?...

Et, le premier de répondre avec difficulté au bout d'un instant :

— Qui ?...

AU FILM DES JOURS

On tourne un nouveau film de Mirande : *Cela advint à Paris*.

Mais on le tourne à Londres. Bizarre...

On joue depuis peu sur les boulevards un film américain intitulé : *Toujours vingt ans*.

Mistinguett, jusqu'à ce jour, l'a vu trente fois, Cécile Sorel quarante-deux. En pure perte d'ailleurs...

Dans *le Cavalier Lafleur*, Fernandel s'est si bien mis dans la peau du rôle qu'il charge... Le moyen de faire autrement pour un cavalier ?...

Colette a écrit un scénario, *Divine*, dont elle laisse aux spectateurs la surprise des interprètes...

Divine... a-t-elle ajouté dans son pittoresque patois bourguignon.

Les Américains portent à l'écran *Résurrection*, mais dans la crainte qu'on crie à la trahison, ils intitulent froidement le film : *We Live Again*.

Ce n'est plus une résurrection, c'est un enterrement.

Lorelle, photographe de vedettes « arrivées », entend que toutes ses clientes, sur ses portraits, aient vingt ans, au plus. Lorelle est hardi.

L'HOMME INVISIBLE.

CRAWFORD



ET LA SOCIÉTÉ MODERNE

Le dernier film de Joan Crawford nous la montre une fois de plus aux prises avec la société moderne. Depuis toujours, nous l'avons vue soutenir cette lutte quotidienne contre la pauvreté ou la richesse, selon l'heure, et, le plus souvent, contre les préjugés. *Sadie Mac Kee* semble porter à sa plus parfaite expression l'idée de ce conflit. Le titre même indique à la fois qu'il s'agit d'une vie comme une autre et que cette existence sera colorée par les émotions et les souffrances personnelles de Sadie. C'est comme le terme d'une assez longue évolution qui a commencé avec *les Nouvelles Vierges*. Joan Crawford y était trépidante, endiablée et d'apparence peu farouche. Mais ce n'était là que l'aspect extérieur, le signe d'un caractère indépendant ; la société hypocrite feignait de s'alarmer de ces manières et le premier combat que livrait Joan au monde se faisait autour de sa vertu.

Dans les films qui suivirent, plus particulièrement dans ceux de ces dernières années, le débat a été centré autour de l'argent, et cela nous a permis d'entrevoir une Joan profondément humaine par son visage et par la place qu'elle occupait dans la hiérarchie sociale : ni grue ni grande dame, ainsi que la plupart des autres, mais une jeune fille d'humble origine, lucide, ambitieuse, sensible pourtant et chez laquelle le cœur va se trouver aux prises avec le désir d'arriver. Ouvrière, dactylo, danseuse ou servante, comme dans *Sadie Mac Kee*, c'est toujours le même combat qu'elle livrera, la même force qui se dressera devant elle ; et à la fin nous la retrouverons toujours aussi grande, aussi généreuse : on n'a pas assez dit combien les yeux profonds de Joan et ses lèvres gonflées exprimaient de tendresse et de pitié.



Fascination montrait son ascension rapide, puis cette situation fautive : maîtresse d'un homme politique en vue, elle risquait de briser sa carrière.

Grand Hôtel était plus pessimiste. Derrière le cynisme de la jeune femme se cachait une tendresse sincère, qu'elle eût donnée sans doute au bel aventurier rencontré... Son désespoir secret nous frappait d'autant plus que son visage paraît fait pour exprimer le plaisir de vivre.

Le Tourbillon de la danse nous la montra capable de vaincre le sortilège : après une brève adhésion, elle préférerait sa vie d'artiste à la consécration mondaine. A côté de ce rôle si véridique, on comprend que celui de *Plaie* ait un peu déçu. On sait que cette réalisation fut loin d'être une réussite. Pas un instant, la faute n'en doit être imputée à l'actrice, mais au metteur en scène qui ne sut pas la mettre en valeur ni surtout lui donner un film plus digne d'elle. Il semble bien que Joan Crawford n'ait pas encore trouvé un rôle à sa mesure. *Fascination*, *Grand Hôtel*, *Sadie Mac Kee* lui ont permis de déployer certaines de ses qualités et d'être elle-même avec une émouvante sincérité. Mais ils ne sont pas pour elle ce que furent *Cantique des Cantiques* pour Marlène, et *La Reine Christine* pour Garbo.

Pourtant, le rôle de Joan Crawford dans *Sadie Mac Kee* est fait de bonté et d'abnégation. Jamais elle n'a été plus sobre, plus discrète ; on dirait, aux moments les plus dramatiques, qu'elle veut faire oublier sa beauté par la vérité de son jeu, et l'accent chaleureux qu'elle y met la rend plus belle encore : C'est une sorte de clarté intime, de lumière intérieure ; le rayonnement de ses yeux dans la tendresse, et la tristesse dont ils sont noyés dans la souffrance, nous révèlent une artiste plus humaine encore que celle que nous avions connue et la situent parmi les plus grandes. Il y a dans le visage impassible de Joan Crawford, aux instants angoissés, dans ses traits tendus, dans l'amer-tume de ses lèvres, quand la douleur devient trop forte, une densité tragique et une plénitude d'émotion qui ne la mettent pas très loin de Garbo.

Elle a eu des débuts difficiles, une vie laborieuse et souvent pénible, des déceptions de cœur sans nul doute très dures à supporter. On nous dit que, maintenant encore, sa situation n'est pas bien assurée, que parfois elle risque de voir pâlir son étoile.

L'Amérique n'est pas toujours très lucide : elle exalte des « vedettes » dont nous nous moquons ou qui nous laissent indifférents ; elle a bâti des gloires qui se révèlent sans lendemain. Si elle ne sait pas maintenant apprécier la grandeur d'une de ses artistes les plus pures, c'est à nous de lui dire combien nous l'admirons et nous l'aimons et qu'il n'en est guère qui méritent davantage notre amitié et notre gratitude. C'est avec son cœur que Joan Crawford a joué, et c'est avec le nôtre que nous l'avons accueillie.

HENRI AGEI

Secrétaire générale : Yvonne IBELS

CINÉ-MAGAZINE

15^e ANNÉE — HEBDOMADAIRE

Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS
Tous nos abonnements partent du 1^{er} et du 15 de chaque mois.

FRANCE ET COLONIES : Un an, 45 fr. — Six mois : 24 fr. — Trois mois : 12 fr. 50.
ÉTRANGER (pays ayant adhéré à la Conv. de Stockholm) Un an, 65 fr. — Six mois, 34 fr.
— (pays n'ayant pas adhéré) Un an, 80 fr. — Six mois, 42 fr.

Palement par chèque ou mandat-carte, Compte de chèques postaux : Paris 1767-95
Bureaux : 9, rue Lincoln, Paris (VIII^e). Téléphone : Balzac 24-87.

Fondateur : JEAN PASCAL

Régie exclusive de la publicité commerciale : MENTOR PUBLICITÉ, 147, av. Victor-Hugo, Paris-16^e — Téléph. : Passy 89-80.



LES HEROS DES LIVRES

SE MATERIALISENT A L'ECRAN ...

HÉROS de romans ! Personnages légendaires ou fictifs ! Tout un monde que nous aimons, un monde qui vit en marge de l'humanité, dans un cercle plus vrai que celui des vivants : une foule qui hante nos rêves, qui donne sa substance à notre imagination, des êtres qui nous sont nécessaires, qui nous permettent de bâtir un idéal. Héros de romans, comme vous êtes familiers à nos rêveries enfantines, comme nous avons confiance en vous ! Nous nous penchons souvent sur vos exploits, les caractères noirs sur blanc du livre s'effacent, vous apparaissez, votre image se précise, vous vivez pour nous. Un auteur vous a imaginé ? Notre volonté vous donne la vie.

Quand, l'autre soir, Robert Donat m'est apparu, j'ai brusquement compris que c'était bien ainsi que je m'étais toujours représenté Edmond Dantès. Il y a bien quinze ans que j'ai lu le *Comte de Monte-Cristo* et, au fur et à mesure que les épisodes de la merveilleuse aventure se déroulaient, je retrouvais les émotions qui m'avaient empoigné en lisant le roman. Oui, Edmond Dantès, c'est bien ainsi que je vous voyais alors que je rêvais de découvrir un fabuleux trésor ! Brun, grand, beau, téméraire, je vous ai reconnu. Evidemment, je ne vous envisageais pas parlant anglais et il m'a choqué que l'on vous appelât « Edmund Dantisse », avec un accent prononcé.

Il a fallu tout le talent d'Harry Baur pour que nous puissions l'identifier à Jean Valjean. Je m'imaginai le héros de Victor Hugo plus épris d'aventures, plus assoiffé de vengeance, mais si grand est l'art d'Harry Baur que sa création a presque transformé le personnage initial que *les Misérables* évoquaient jusqu'alors dans mon esprit, et désormais Jean Valjean sera cet homme las, qui traîne comme un boulet le poids d'une faute insignifiante.

Les personnages affluent, les héros de romans, de pièces fameuses accourent en foule, sans ordre ; ils se bousculent, je les happe au passage :

Voici Chaliapine... et malgré sa voix magnifique il n'a pas réussi le moins du monde à évoquer (à mes yeux tout au moins) Don Quichotte. S'il a la prestance et le panache du noble chevalier, il n'en a pas l'aspect squelettique et la santé débile.

Don Juan eut, voici quelques années, la silhouette impeccable de John Barrymore, et ce n'était pas mal. Aujourd'hui il a vieilli et il a adopté le rictus de Fairbanks : c'est pis !

Marguerite Gauthier devait être fort belle, pleine de séduction et d'abat-tage : Mme Yvonne Printemps a surtout beaucoup de talent, et ce n'est pas assez pour être la Dame aux camélias.

Tant d'autres encore, mais comment les citer tous ? Valentine Tessier fut une Madame Bovary exacte et consciencieuse, plus bourgeoise que petite provinciale peut-être, trop majestueuse aussi, je crois.

Nana fut incarnée par Catherine Hessling, excentrique, tarabiscotée, épi-lectique, et pourtant plus près de l'héroïne de Zola que la Slave Anna Sten, aux lourdes paupières, à la beauté très capiteuse, au charme un tiers-Mar-lène, un tiers-russe, un tiers-Hollywood, ce qui ne s'imposait peut-être pas !

Voici une dizaine d'années, la Mexicaine Dolorès del Rio fut une Maslowa, de *Résurrection*, douloureuse, pitoyable, vraie. Puis Lupe Velez y ajouta sa fantaisie et sa vitalité très peu russes. Aujourd'hui, Anna Sten est une naïve Maslowa aux grands yeux innocents.

Et maintenant, toute cette énumération ne vous donne-t-elle pas envie de lire, de lire sans cesse, afin de connaître, dès aujourd'hui, les personnages qui, demain, se matérialiseront sous vos yeux, par la grâce magique de l'écran ?

MARCEL BLISTEIN.

Cinq héros de romans : Don Quichotte (Chaliapine), Don Juan (Douglas Fairbanks), Monte-Cristo (Robert Donat), Jean Valjean (Harry Baur), Nana (Anna Sten).



L'AMOUR A HOLLYWOOD.

Les divorces, les mariages, les fiançailles, les ruptures des stars, sont devenus des nouvelles de première page dans les journaux du monde. Aussi avons-nous été demander à quelques acteurs et actrices, parmi les plus célèbres, quelques renseignements sur l'amour à Hollywood. Plutôt que de poser une série de questions rigides à chacun d'entre eux, nous avons pris leur déclaration sur le point qui les intéressait le plus. A vous de juger si de cet ensemble d'opinions se dégage un tableau qui peut jeter quelque lumière sur la vie amoureuse des stars.

D'abord, Conchita Montenegro, l'interprète de *la Femme et le Pantin* (version muette) de Baroncelli, puis de *Caravane*, et tout dernièrement de *Hell in the Heavens* (l'Enter

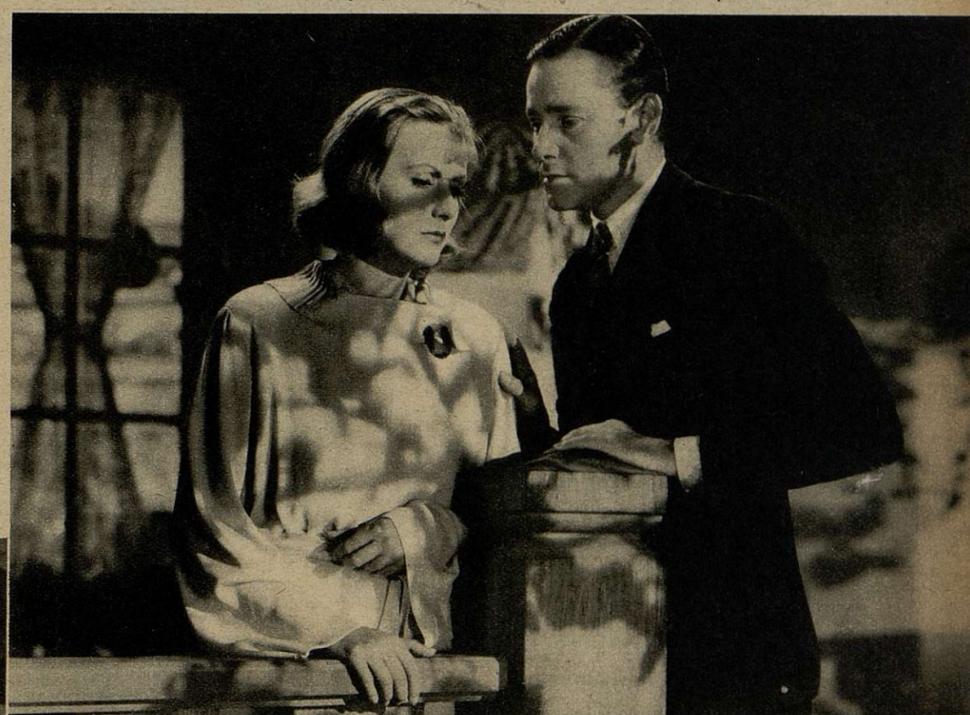
A gauche : Gilbert Roland, fiancé à Constance Bennett ; ci-dessous : un instantané du mariage de Ginger Rogers et de Lew Ayres ; à droite : une scène du « Voile Peint », le prochain film de Greta Garbo où elle eut George Brent pour partenaire et auquel, paraît-il, elle se serait secrètement fiancée...

dans les cieux), film d'aviation basé sur la pièce française *l'As*.

— Je préfère, nous dit-elle, les hommes qu'on rencontre au studio à ceux de partout ailleurs.

« Admettons, ajoute-t-elle en rougissant, que mon amitié avec Paul Roullien, que j'ai

rencontré à Hollywood, m'ait prédisposée en faveur des hommes d'Hollywood. Paul fit fréter un avion spécial pour venir me dire adieu là où je travaillais en extérieurs, avant de partir pour sa tournée en Amérique latine... »



que l'actrice ne devrait jamais se marier en dehors du monde du cinéma !
— Les heures irrégulières du travail, la haute tension nerveuse, les longues répétitions, les discussions avec les producteurs, tout cela irrite trop l'artiste pour qu'elle fasse une bonne épouse. Et seul quelqu'un du mé-

rencontré à Hollywood, m'ait prédisposée en faveur des hommes d'Hollywood. Paul fit fréter un avion spécial pour venir me dire adieu là où je travaillais en extérieurs, avant de partir pour sa tournée en Amérique latine... »

Fort bien. Mais tout cela ne nous explique pas pourquoi tant de mariages de cinéma tournent mal. Écoutons un autre son de cloche.

— Pour que j'épouse une actrice, nous dit Francis Lederer, il faudrait que mon amour fût tel qu'il me fit perdre la raison !

— ???

— Certains peuvent les épouser, mais pas des acteurs. La cause profonde des divorces d'Hollywood, c'est que maris et femmes ont, en dehors du ménage, des intérêts trop analogues. C'est mauvais.

« Deux acteurs mariés ensemble ne peuvent en somme jamais s'éloigner de leur travail. Chez eux, ils ne parlent que cinéma, et, lorsque l'un des époux dépasse un peu l'autre dans sa carrière, la jalousie commence à se montrer... »

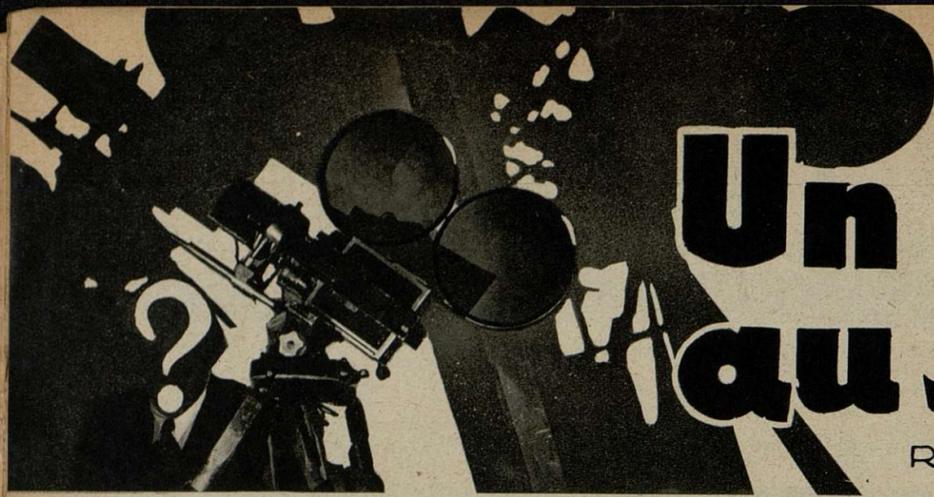
Joan Bennett, par contre, partenaire de Charles Boyer dans son prochain film, *Private Worlds* (Mondes privés), et benjamine de la famille Bennett (fille de Richard Bennett, et jeune sœur de Constance), est d'avis

tier peut comprendre l'énerverment des studios surchauffés, bruyants, qui troublent de plus en plus l'équilibre nerveux de l'actrice...

— Je n'aime pas Hollywood, dit Alice Faye, transfuge de la radio. Je ne le déteste pas. Mais chaque fois que j'arrive au bout d'un film, je n'en pense qu'à l'heure où je prendrai un train pour New-York. J'aime bien mon travail, et j'aime les gens avec lesquels je collabore. Mais ça n'est pas « mon chez moi ». Personne n'est chez lui à Hollywood. C'est un pays de gens de passage. Beaucoup finissent par être séduits par le pays, par y rester et par l'adorer. Mais ils ne perdent jamais cette mentalité de séjour provisoire qu'ils ont eue au début. C'est pour cela que les choses n'y sont pas durables.

Voilà donc quelques opinions disparates sur l'amour à Hollywood. Ne cherchons pas de conclusions définitives. Disons-nous qu'il n'y a pas de bonne raison pour Joseph Von Sternberg d'avoir renvoyé le mari de Marlène Dietrich, Rudolph Sieber, après l'avoir eu quelque temps comme assistant spécial pour son dernier film... Admettons que seul le « tempérament » ait poussé Garbo à ne plus voir Rouben Mamoulian et à s'attacher à George Brent... Vos hypothèses valent les nôtres...
Harold J. SALEMSON.





Un crime au Studio

ROMAN POLICIER INÉDIT

RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS

Un crime a été commis aux studios de la Radio-Film, à Saint-Germain. Le détective Paul Lanzerac, accompagné d'un de ses amis, journaliste, se rend sur les lieux. Sitôt arrivé, il se fait raconter l'incident par M. Bergman, le grand patron. Après quoi, se faisant conduire au studio E, il commence son enquête...

A l'appel de son nom, Fonsac s'avance vers le détective.

Mon ami le regarda quelques instants, sans mot dire, puis lui déclara :

— Ainsi, c'est vous qui êtes le premier à avoir découvert le crime ?

— Je le crois, monsieur.

— Alors, racontez-moi cela.

— Oui. Seulement, excusez-moi, je suis encore si ému, si troublé, c'est affreux.

— Remettez-vous.

L'homme fit un réel effort et répliqua :

— Je m'étais approché du décor, tout en vérifiant mon maquillage quand, soudain, je me suis heurté à un obstacle imprévu, qui n'était autre que le corps de Gabriel Voisin. Il était là, comme il est actuellement. J'ai eu peur, je ne sais pas ce qui m'a pris. Il m'a semblé défaillir. Retournant sur mes pas, j'ai rencontré Tercy, que j'ai mis au courant.

— Allons, ne vous émoionnez pas. Pour un artiste qui joue les criminels et les assassins, vous manquez de sang-froid.

— Ce n'est pas moi, quand même, balbutia Gabriel Fonsac effondré.

— Où étiez-vous au moment de la panne ?

L'interpellé pâlit encore plus et demeura silencieux. Paul Lanzerac renouvela sa question. Une seconde fois elle demeura sans réponse. Le détective insista :

— Ecoutez, c'est très important. Où étiez-vous durant la panne ?

— Je ne puis vous répondre, murmura l'acteur en baissant la tête.

— C'est bon, vous pouvez vous retirer.

Paul Lanzerac questionna alors Louis Révil qui s'exécuta en maugréant.

— Où j'étais, répondit le metteur en scène, mais dehors avec Roux, mon opérateur. Je lui ai parlé de notre décor de demain et discuté avec lui des façons de l'éclairer.

— Très bien, je vous remercie. Ah, monsieur Révil, encore un renseignement. Qui était ce Voisin ?

— Mon directeur de production.

— Je sais, mais en quoi exactement consistaient ses fonctions ?

— Il s'occupait de la partie financière, surveillait les dépenses, contrôlait les factures, réglait les artistes et les figurants.

— Quel genre d'homme ?

— Un brave garçon. Moi, qui ai un caractère peu commode, je m'entendais bien avec lui.

— Quel genre de vie menait-il ?

— Ça, mon cher monsieur, je ne peux rien

dire. Je ne m'occupe jamais de mes collaborateurs en dehors du studio.

— C'est bien, je vous remercie.

A ce moment, la porte du studio s'ouvrit. Trois hommes en civil, en lesquels, au premier coup d'œil, on reconnaissait des inspecteurs de la Préfecture, entrèrent. Ils étaient accompagnés de cinq agents ; des vrais, ceux-là.

En les apercevant, Paul Lanzerac fit une grimace et murmura :

— J'étais trop tranquille. Il faut qu'ils viennent me déranger.

Un des policiers, qui n'était autre qu'Achille Dubois, jeta vers son ami un rapide coup d'œil et lui lança :

— Déjà là, décidément, vous êtes partout avant nous.

— Que voulez-vous ? Je n'y puis rien, répondit Paul Lanzerac avec un léger sourire.

— Des indices intéressants ? demanda Dubois.

— Peut-être ! Vous pourrez les trouver vous-même, je n'ai touché à rien.

— C'est bon ! maugréa le policier.

L'homme de la préfecture commença son enquête. Il s'approcha du cadavre, l'examina sur toutes les coutures et se releva en marmonnant des mots inintelligibles.

Achille Dubois, tel un adjudant devant sa compagnie, se mit à passer en revue toutes les personnes présentes. Il leur posait des questions d'une voix impérative et les fixait avec insolence. Régine Marchal, nullement habituée à se voir traiter ainsi, manifesta l'intention de se retirer dans sa loge.

Ce fut moi qui, en quelques mots, réussis à la convaincre de rester.

L'inspecteur qui, jusqu'alors, ne m'avait pas encore remarqué, m'aperçut. Il se dirigea vers moi et me dit :

— Vous êtes là, vous aussi. Qu'est-ce que vous faites là ?

J'allais répondre quand Paul Lanzerac répliqua :

— Excusez, Dubois, mais monsieur est un de mes amis et m'accompagne.

Le policier eut un geste de rage.

— Il faudra donc que je vous rencontre partout sur ma route.

Pendant ce temps, les collaborateurs de Dubois poursuivaient leur enquête ; des photos furent prises pour l'identité judiciaire et le service des recherches criminelles. Après quoi, le cadavre fut enlevé et emmené par une voiture spéciale à l'Institut médico-légal.

Achille Dubois songea alors à poser diverses questions aux personnes présentes.

Il s'installa dans une petite pièce voisine et fit défiler successivement ceux qu'il désirait interroger.

Cela lui demanda deux bonnes heures. Il était neuf heures lorsqu'il eut terminé. Son secrétaire avait pris, par écrit, toutes les réponses et celles-ci couvraient une vingtaine de feuilles.

Pendant ce temps, Paul Lanzerac avait

continué ses recherches. Comme je lui demandais si celles-ci s'annonçaient satisfaisantes, il me répondit :

— Pour le moment, je n'ai rien, pas le plus petit élément, pas le moindre indice !

C'est alors que le bureau provisoire d'Achille Dubois s'ouvrit et que l'inspecteur sortit. Il paraissait d'excellente humeur.

— Satisfait ! lui demanda le détective.

— Parfaitement, répliqua le policier, c'est une affaire banale, enfantine. Un débutant l'aurait éclaircie en quelques secondes.

— Ainsi, vous savez qui a tué ?

— Oui, mon cher !

— Et qui est-ce ?

— Tenez, je vais vous le dire, vous avez de la chance que je sois dans un de mes bons jours. Demain matin, j'aurai un mandat d'arrêt contre lui.

— Alors qui a tué, Gabriel Voisin ?

— Gabriel Fonsac !

— Gabriel Fonsac. Qui vous fait dire cela ?

— Les preuves qui l'accusent sont accablantes. Son air défait, sa mine bouleversée, son refus de me dire où il se trouvait durant la panne. Et puis, détail extrêmement important, Gabriel Voisin, aux dires de certains, tournait autour de Laure Girard.

Gabriel Fonsac le savait, il était extrêmement jaloux. Il a, plusieurs fois, invité Voisin à rester à sa place, lui déclarant que, s'il persistait, cela tournerait mal pour lui.

Enfin, autre élément d'importance, le foulard de soie avec lequel a été étranglé Gabriel Voisin appartient à Gabriel Fonsac.

— Ainsi, en vous basant sur ces divers arguments, vous êtes convaincu de sa culpabilité.

— Ces arguments sont suffisants.

— Vous allez l'arrêter ?

— Très certainement.

— Un conseil, mon ami, lui lança Paul Lanzerac, réfléchissez bien avant d'agir. J'ai l'impression que vous allez commettre une sérieuse gaffe.

— D'après vous ce ne serait pas lui l'assassin ?

— Non.

— Et qui ?

— Je ne sais pas, mais certainement pas votre homme.

— Vraiment ? Eh bien ! laissez-moi agir à ma guise et gardez pour vous vos réflexions.

L'inspecteur, pourpre de colère, s'approcha de l'acteur en qui il voyait l'assassin, et le regardant dans les yeux, lui dit :

— Quant à vous, mon gaillard, votre affaire est claire. Tenez-vous à la disposition de la justice. Votre adresse ?

— 147, rue Damrémont.

— C'est bon. Nous passerons demain, dans la matinée, chez vous. Tâchez d'y être.

Et les mains enfouies dans les poches de son veston, Achille Dubois, ayant fait signe à ses collaborateurs de le suivre, s'ébigna.

(A suivre.) GEORGES FRONVAL.

Un match de Billard russe avec...

— Attention. Il y a une quille pour tout le monde. Si on la touche, ça annule tous les points, prévint charitablement Gravey.

Il commença à jouer et fit deux cent quarante points. Nous déclarâmes :

— Beaux débuts, mais...

— C'est vrai, j'oubliais que vous étiez venu pour un article. Eh bien ! apprenez que *Monsieur Sans-Gêne* est une comédie réalisée d'après un scénario original... Combien venez-vous de faire de points ?

— Quarante, mais j'ai renversé la quille.

— Je vous l'avais bien dit. Une autre fois faudra faire attention. Vous marquez zéro. A toi, Deschamps.

Tandis qu'il élabore une technique compliquée, Fernand Gravey poursuit :

— Les interprètes de cette amusante comédie sont Josseline Gaël, Ginette Gaubert, Thérèse Dorny, Dranem, Charles Deschamps évidemment, Jim Gérald, Roger Gaillard, Nicolas Rimsky, Aquistapace et votre très humble serviteur. A moi de jouer !

Silencieux, penché sur le billard, notre partenaire exécute carambolage sur carambolage et les billes disparaissent dans les trous.

— Puisque vous avez tourné en France, en Allemagne et aussi en Angleterre, dites-nous quel pays a votre préférence !

— Je préfère nos studios pour l'ambiance amicale qu'on y rencontre. Je m'y sens comme chez moi, à l'aise. En Allemagne, je suis gêné. Le travail y est discipliné, c'est entendu, mais quand même j'ai l'impression, quand je me trouve outre-Rhin, d'être dans un milieu tout différent. Ce n'est pas la même chose en Angleterre, car j'ai été élevé là-bas et j'en connais les coutumes.

— Et l'Amérique ?

— Je n'y ai jamais tourné. J'ai déjà reçu maintes propositions pour Hollywood, mais je les ai toutes déclinées.

— Et pourquoi ?

— Pour trois raisons : 1° parce que là-bas, ils ont beaucoup d'acteurs de mon genre ; 2° parce qu'en cas de succès ils vous pressent comme un citron, vous font donner tout ce dont vous êtes capable et vous revendez dévalorisé de 50 0/0 ; enfin, 3° parce que si vous ne donnez pas ce qu'on attend de vous, vous ne faites qu'un film, et vous revendez entièrement déprécié.

Quelques attitudes de Fernand Gravey. En haut : souriant, dans *La Guerre des Valses* ; ci-contre : choqué, dans *Monsieur Sans-Gêne*, qu'il tourne actuellement ; ci-dessous : racé, dans *Antonia*, romance hongroise ; et enfin dans son meilleur rôle à ce jour : celui du mécano débrouillard de *Si j'étais le patron*.



— Puisque vous avez tourné dans les trois principaux centres de production d'Europe, pouvez-vous me dire quel est le metteur en scène que vous préférez ?

— Je vais vous répondre franchement. Eh bien ! c'est avec Ludvig Berger que j'ai travaillé avec le plus de satisfaction. Notez bien que j'apprécie des réalisateurs tels que Pottier ou Anton, mais ne m'avez-vous pas demandé quelles étaient mes préférences ?

— Vos projets ?

— Ils sont vagues. Nous devons retourner un film avec l'équipe de *Si j'étais le patron*, Max Dearly, Mireille Balin et moi. J'ignore encore le sujet et quand nous le ferons.

Monsieur Sans-Gêne terminé, je compte me reposer quelque peu. Faire un petit voyage en emportant ma caméra. Car, vous savez, je suis un adepte du cinéma d'amateur. Lorsque j'eus fini mon premier film, *L'Amour chante*, j'ai voulu apprendre la prise de vues et pour un film j'ai été l'assistant de l'opérateur Otto Kanturec. J'ai également fait un peu de montage. C'est fort intéressant.

— Et la mise en scène ?

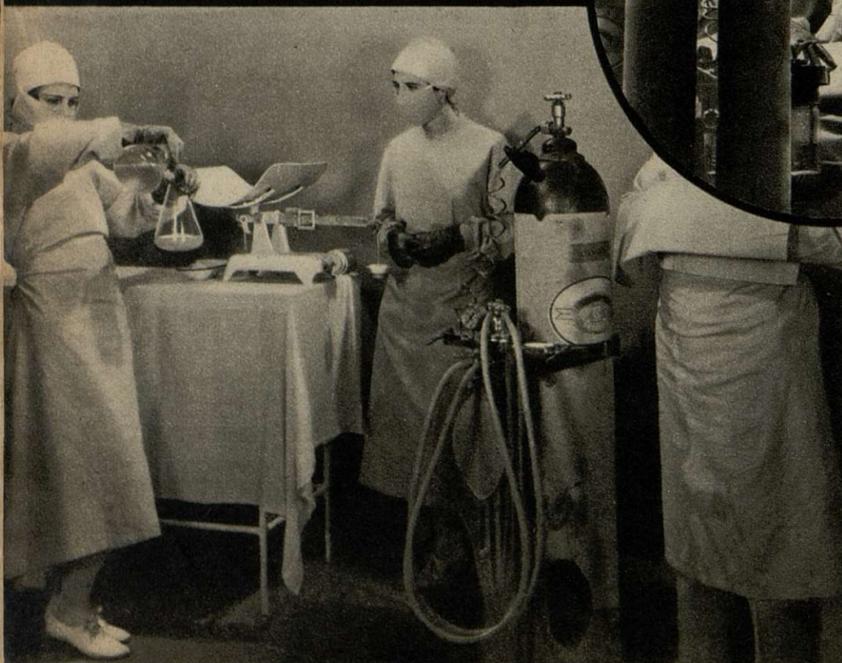
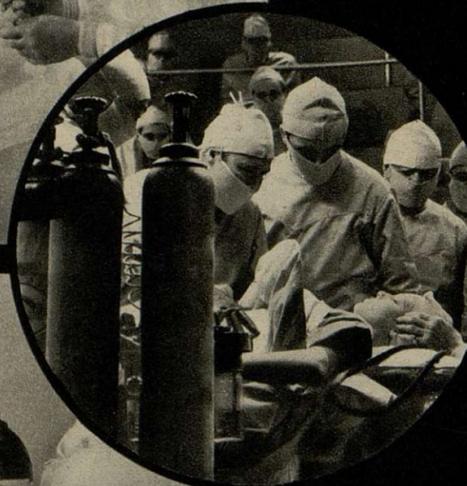
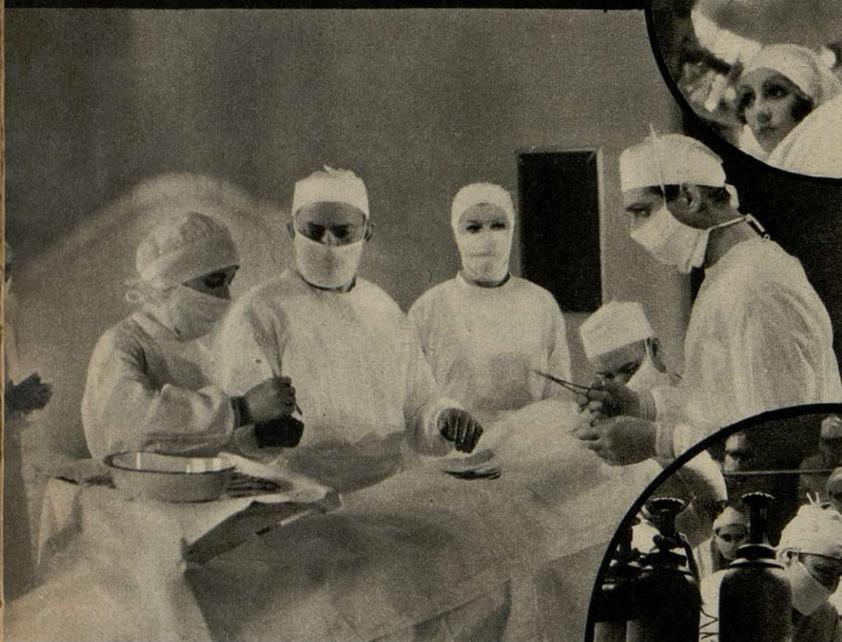
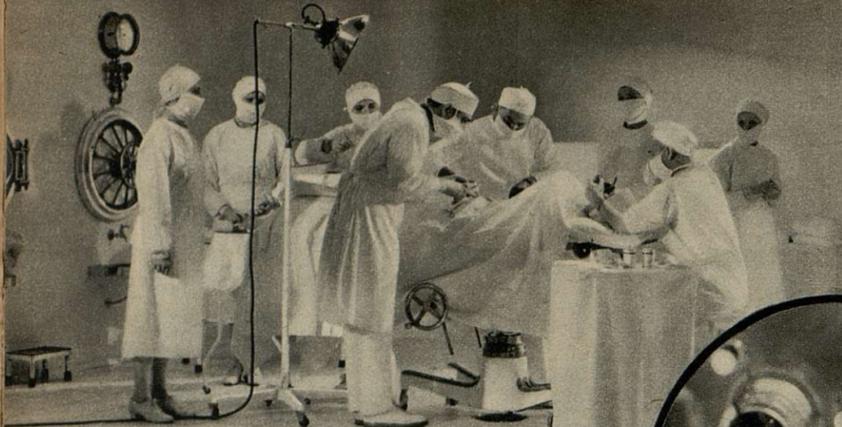
— Je voudrais y tâter mais pas tout de suite. C'est très compliqué. Il faut apprendre beaucoup. Je ne dis pas qu'un jour... mais ce ne sera pas encore demain.

Et maintenant un conseil :

Quand vous rencontrerez Fernand Gravey, s'il vous propose de faire avec lui un match de billard russe, entre nous déclinez son invitation. Le sympathique artiste vous battra à plate couture, car c'est un virtuose.

GERMAIN FONTENELLE.

LE CINEMA & L'HOPITAL PRESTIGE DE LA BLOUSE BLANCHE



Se souvient-on d'un des premiers films parlants venus d'Amérique? C'était l'adaptation, intelligente et fidèle, d'un des meilleurs romans de Sinclair Lewis : **Arrowsmith**... Ronald Colman en était le héros ; étudiant passionné de recherches, médecin de campagne, chercheur, il nous peignait la vie dangereuse de ceux qui luttent pour connaître, pour soulager l'humanité souffrante !

Arrowsmith est le premier film qui fut, tout entier, consacré à une vie de savant, de médecin dans un milieu d'hôpital, de chercheurs, de patients... Longtemps on avait pensé que ce n'était pas là un sujet propre à distraire les foules... Mais, si l'hôpital est synonyme de douleur, on ne doit pas oublier qu'il est aussi symbole de soins, de soulagement, de guérison... Tous les maux ne sont pas sans remèdes et, aujourd'hui surtout, l'art de guérir a fait, reconnaissons-le, d'admirables progrès qui peuvent autoriser beaucoup d'espoir pour demain !

Mais revenons au cinéma...

Il y a, depuis **Arrowsmith**, un « classique » du film d'hôpital... A vrai dire, il n'existe guère qu'en Amérique... En France, à part quelques rares scènes d'opérations, le milieu médecine-chirurgie-laboratoire n'a pas encore séduit nos metteurs en scène, tout occupés de réaliser tour à tour les vaudevilles et les pièces à succès de nos dramaturges de boulevards... Cependant, dans **Cette vieille canaille**, Harry Baur avait dessiné une curieuse figure de grand chirurgien et les scènes de clinique, en particulier l'opération de Pierre Blanchard par Harry Baur, étaient excellemment traitées ; faut-il rappeler encore les opérations de **Erotikon** et de **Vivre** surtout, dans lesquelles des images brouillées, des ébauches de rêveries, de souvenirs, représentaient les brumes qui enveloppaient l'esprit de l'opérée tandis que l'éther froid et subtil tombait, goutte à goutte...

Cependant, pour voir vivre et s'animer devant nous un grand hôpital, il nous faut repasser l'Atlantique !

Dans **Arrowsmith** déjà nous avons parcouru les grands couloirs dallés où passent et repassent les nurses, dont les bonnets blancs semblent des ailes ; mais, avec **la Foule** et **la Vie commence**, c'est une maternité qui s'ouvre à nous ; là, dans une salle claire, des femmes sont réunies ; toutes dans la même attente, et cependant combien différentes ; mère de famille fatiguée qui attend un dernier bébé, après tant d'autres ; danseuse de boîte de nuit, révoltée et amère, criant, pleurant, chantant, maudissant l'enfant à venir, puis se révélant mère passionnée et farouche ; étrangère muette et superstitieuse, avide d'affection ; jeune mère douloureuse, qui n'a échappé à la prison qu'à cause de son état ; **la Vie commence** était une somme de toutes les vies... Il y avait l'enfant qui meurt en naissant, la mère qui succombe, les jumeaux inattendus, toute la misère, tout le bonheur du monde... Et la nurse

attentive et calme qui veillait sur toutes ces inquiètes, sur tous ces corps souffrants, c'était Aline Mac Mahon qui se révélait, d'emblée, grande artiste !

Le médecin restait absent de ce film remarquable, mais ceux qui suivirent nous amenèrent de nouveaux visages ; l'année écoulée a vu sortir d'Hollywood toute une série de films consacrés aux histoires quotidiennes dont le cadre est l'hôpital, et les héros, les médecins, les nurses et les malades...

Que signifie cette soudaine éclosion de blancheur, de lits bien tirés, de salles d'opération silencieuses où la vie semble veiller et attendre, hors du temps ? Que signifie cet engouement brusque ? Ceux qui ont approché, tant soit peu, les milieux médicaux et hospitaliers savent qu'il existe un prestige de la blouse blanche (qui peut aller jusqu'au fanatisme) qui équivaut à la passion qu'on peut éprouver pour une grande vedette, un homme de lettres ou un artiste ! C'est pourquoi il est bien naturel de voir, à l'écran, le médecin tenir le premier plan. Ainsi était-ce dans **Arrowsmith** ; ainsi dans ce très ancien film français, tiré d'un roman de Bourget, **le Sens de la mort** qu'interprétait André Nox. Actuellement, les figures les plus familières de médecins

sont celles de Warren William, tour à tour arriviste sans scrupule que l'amour ramène à une plus stricte conscience professionnelle et bienfaisant docteur, et celle de Kay Francis ; charmante, séduisante et douce, elle représente la conquête féminine, la femme étudiante hier, aujourd'hui collègue et concurrente de l'homme, parfois sa rivale, souvent son associée, plus souvent encore son assistante... C'est pourquoi il y a tant de mariages entre jeunes médecins et nurses... C'est pourquoi Ralph Bellamy épouse Fay Wray, au dénouement de **Lit N° 5**, pourquoi Clark Gable, lassé de l'incompréhension de la mondaine Mirna Loy à qui il est



Les photos qui illustrent cet article sont extraites des **Hommes en blanc**, **Cette vieille Canaille**, **Lit n° 5**, **La Vie Commence**... Dessous : une prise de vue de **Sunshine**, film américain encore inédit en France.



fiancé, s'abandonne au charme grave et tendre de la jolie infirmière Elisabeth Allan ; elle ne vaincra pas longtemps, d'ailleurs, puisqu'elle meurt, réconciliant par son amour désintéressé et sans égoïsme Clark Gable et Mirna Loy. Mais, ce qui surprendra peut-être chacun, c'est d'apprendre que Garbo, dans son prochain film, **The Painted Veil**, apparaîtra sous le voile blanc de l'infirmière...

Le cinéma, dit-on, ne peut accepter les dénouements tristes ; il y aurait bien à discuter sur ce sujet, et nous y reviendrons en une autre circonstance ; en tout cas, **The Painted Veil** nous montrera Greta Garbo et Herbert Marshall réconciliés et prêts à une nouvelle vie plus heureuse et plus unie... L'épidémie, le danger, les luttes les auront rapprochés...

Je sais bien qu'il existe une commercialisation de la médecine et des médecins-gangsters, mais ceux-là aussi l'écran a su s'emparer d'eux et les flétrir... Non, des films comme **les Hommes en blanc** sont mieux que des distractions pour un public indifférent, ils sont le témoignage des plus hautes vertus où peuvent atteindre les hommes.

LUCIENNE ESCOUBES.



rime sans passion

PERSONNAGES

Lee Gentry Claude Rains.
Eddie White Stanley Ridgers.
Carmen Brown Witney Bourne.

— Et toi, pourquoi es-tu ici? fit l'homme à son compagnon, un « nouveau ».

L'autre s'attendait probablement à cette question, car il ne marqua nulle surprise :

— ...Une histoire de femme... comme toujours..., laissa-t-il tomber, avec une sorte de philosophie résignée...

C'était pendant ce que les détenus appellent la « récréation ». Chaque jour, entre trois et quatre heures, on les faisait ainsi sortir de leurs cellules, durant quelques minutes, dans la cours de la prison, dont les hauts murs semblaient défier toute évasion...

— Une histoire de femme... je connais ça! reprit lentement l'autre, au bout d'un moment, comme remâchant un passé déjà lointain...

Puis, brusquement, levant la tête, il ajouta :

— As-tu entendu parler, autrefois, de Lee Gentry?... Oui... Lee Gentry, le fameux

avocat... Celui qui, en pleine audience, ne craignit pas de s'écrier, face au jury : « Le seul crime que la loi devrait punir, c'est la stupidité. » Il réussit, ce jour-là, à faire acquitter un client, après tant d'autres...

— J'parie qu'tu vas m'dire c'est toi..., ricana son compagnon.

— Non... Non, ce n'est pas moi..., mais Lee Gentry, vois-tu, je l'ai très bien connu... c'était... c'était mon compagnon de cellule, à la prison de M... Son histoire, je crois la

savoir par cœur, tant il me l'a souvent racontée... Ecoute :

« Un jour de novembre, il y aura bientôt cinq ans de cela, entrât à la prison de M..., non plus en qualité d'avocat, mais comme prévenu, le fameux Lee Gentry. La veille au soir, au El Bravo, s'étant pris de querelle avec un nommé Eddie White, il l'avait abattu de trois coups de revolver...

« Naturellement, et encore que Gentry restât muet là-dessus, la police soupçonna aussitôt une histoire de femme... L'enquête ne tarda pas à établir que notre homme était, depuis plusieurs mois déjà, l'amant de la danseuse de l'établissement, une nommée Carmen Brown.

« Celle-ci — toutes les mêmes, les femmes — avait eu, auparavant, une autre liaison avec Eddie White... Disparu depuis deux ans, White avait fait une réapparition soudaine les jours précédents... La rencontre inévitable devait se produire au El Bravo...

Naturellement, quelques secondes plus tard, la querelle éclatait...

« Mais, ce qui étonna la police, c'est que l'avocat ait cherché ensuite à se suicider... On ne se supprime pas, quand on s'appelle Lee Gentry et qu'on vient d'abattre, même pour un prétexte inavouable, une crapule...

« Les jours passèrent... Gentry restait toujours muet sur les motifs de son acte... La police avait cru, un moment, tenir la bonne piste, mais elle avait dû déchanter...

« Oui, un témoignage d'une amie de Carmen lui avait appris que, deux jours auparavant, Lee Gentry avait déjà eu une violente altercation avec sa maîtresse. Celle-ci reprochait à son amant de vouloir la quitter pour une autre femme, menaçait de se tuer... Comme elle s'était emparée d'un revolver, Gentry voulut la désarmer... Le coup partit; Carmen s'affaissa...

— Je reconnais bien là la police : on accusa Gentry des deux meurtres ?

— Tu n'y es pas... Gentry prit peur effectivement, et c'est alors qu'il chercha à se créer un alibi peu ordinaire... Ayant réussi à sortir sans être vu, il entra dans un cinéma...

— Dans un ciné ?

— Oui, dans un cinéma. A peine était-il assis depuis quelques minutes, qu'il se leva et, appelant un placeur, feignit d'avoir perdu ses gants au cours de la représentation, à laquelle il assura avoir assisté durant les deux heures précédentes.

— Bien joué!

— Oui, mais le témoin avait vu Gentry entrer dans le cinéma et en ressortir presque aussitôt... Cela, toutefois, ne suffisait pas encore à la police, qui ignorait toujours l'emploi du temps de l'inculpé, entre le moment où il sortit du cinéma et celui qui le vit arriver au El Bravo... Elle ne le connut d'ailleurs jamais...

— Ah! fit le « nouveau », désappointé.

— Moi, je le sais... Gentry me l'a raconté... Apprends, mon vieux, qu'il y avait une deuxième femme là-dessous... une femme adorable et belle, si tu savais... que Gentry voulait épouser... mais pour cela, il lui fallait rompre avec Carmen...

« Et vois-tu, la grosse faute que commit Gentry, ce fut, pour avoir un prétexte de rupture, de faire réapparaître, au moyen d'une petite annonce, l'Eddie White, l'ancien amant de Carmen... »

— Mais cela ne me dit toujours pas ce que fit Gentry après la séance de cinéma...

— Tu ne devines pas que : 1°, croyant Carmen morte; 2°, sûr de s'être créé un alibi indiscutable, son premier soin ait été de courir chez sa fiancée... Eh! bien, apprends que le nid était vide... oui, mon vieux... l'oiseau s'était envolé... parti avec un autre...

La voix de l'homme était âpre, qui reprit :

— Cela t'explique, maintenant, la mauvaise querelle qu'il chercha, dès son arrivée au El Bravo, à Eddie White...

— Et... on l'a condamné?...

L'homme hésita :

— Ça... je n'en sais rien... Le procès a eu lieu après mon arrivée ici.

Un bref coup de sifflet déchira l'air... Les détenus, par grappes, se placèrent sur un rang. A un commandement sec succéda le martèlement de centaines de chaussures frappant le sol en cadence.

La discipline de la prison avait séparé pour une journée le « nouveau » de son confident. C'est alors que celui-ci se tourna vers son compagnon de rang :

— Tu connais le type avec qui j'étais? interrogea-t-il.

— Parbleu... tout le monde le connaît... Y en a même qui l'on connu avant de venir ici... seulement, à ce moment-là, y avait une balustrade qui les séparait...

Et il éclata d'un grand rire sonore...

Jean VALDOIS.

DU MONDE ENTIER

FRANCE

— Entre le 1^{er} octobre 1933 et le 31 décembre 1934, 148 films français ont été tournés, parmi lesquels 67 adaptations de pièces de théâtre, 32 transcriptions de romans ou nouvelles et 49 scénarios originaux.

— Dans le collège de Marseille, où il étudia, Marcel Pagnol réalise actuellement Merlusse, l'histoire d'un « pion ». Entre temps il met en scène, à quinze kilomètres de là, Cigalon, ou l'histoire d'un restaurateur...

— Max Reischman entreprendra sous peu Mesure sur mesure, d'après Shakespeare.

— Une artiste occupée, c'est Françoise Rosay. D'ici le 1^{er} mars elle doit tourner dans trois films. Le premier, avec Milton, Gangster malgré lui; le second, Marchand d'amour; le troisième à Londres, Pepino, avec Feher.

— On dit que Pabst, retour d'Hollywood, tournerait au printemps prochain la Vie parisienne, la célèbre opérette d'Offenbach.

— C'est Pierre Blanchard qui sera le Ras-kolnikoff de Crime et Châtiment, que prépare Pierre Chenal.

— Raimu, Janine Crispin et Alerme feront partie de la distribution du Secret de Polichinelle.

— Nous reverrons le « team » André Roanne-Dolly Davis dans l'Ecole des Vierges.

— Max Ophuls remplacera Jean Tarride, empêché, pour la réalisation de Divine, d'après Colette, avec Simone Berriau.

— Lucien Baroux sera « Monsieur Pipet » dans les Mystères de Paris, Henri Rolan le « prince Rodolphe », et Constant Rémy le « maître d'école ».

— Maurice Cammage vient de s'assurer les droits cinématographiques de La Mariée du Régiment, opérette militaire de MM. André Heuze et Joachim Renez, qu'il réalisera prochainement.

AMÉRIQUE

— Katharine Hepburn sera la vedette de Quality Street, tiré de la pièce de sir James Barrie.

— Pour la Metro, Jeanette Macdonald tourne Naughty Marietta, Wallace Beery West point of the air et Clark Gable Copy Cats.

— C'est Adolph Zukor qui sera le réalisateur d'Anna Karenine avec Greta Garbo et Frederick March.

— Lewis Milestone, engagé par Paramount, réalisera pour cette firme une comédie musicale intitulée Two on a Tower.

— Le charmant Lew Ayres est menacé de « boycott » pour « marxisme » et avec lui Paul Muni et James Cagney!

— Madame Bovary passe à Broadway avec un certain succès.

— On a donné le premier tour de manivelle du Crime de Sylvestre Bonnard avec Anne Shirley.

— Dans la nouvelle version des Misérables, que tourne Boalewsky, Charles Laughton incarne le policier Javert et Frederick March, Jean Valjean.

— André Berley et Louvigny tourneront à Hollywood toute une série de court métrage, associés en « team ».

ALLEMAGNE.

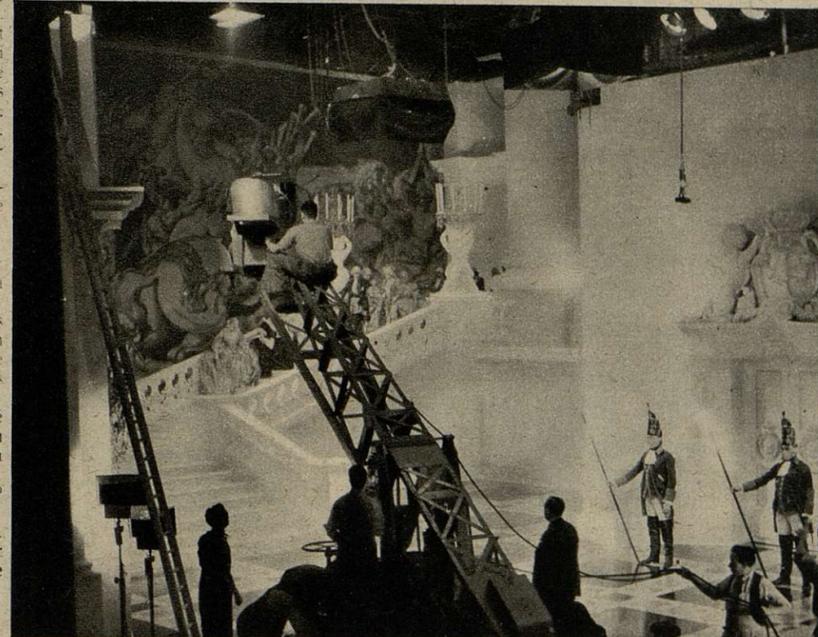
— Willy Forst, arrivé depuis peu à Berlin, s'est vu confier la réalisation de Mazurka, avant son départ pour Hollywood. C'est Pola Negri qui en interprétera un des principaux rôles.

— Adolf Hitler en personne a visité les studios de Neubabelsberg et, ce faisant, a rencontré et félicité nos compatriotes Edwige Feuillère, Pierre-Richard Willm, Roger Le Bon.

— Nuits moscovites vient d'être acquis pour l'Allemagne par une firme berlinoise.

— Henry Garat tournera prochainement pour la U. F. A. Amphitryon, mise en scène de Reinhold Schunzel et également interprété par Marguerite Moreno et Armand Bernard.

Ci-dessous : Pendant qu'on tournait une scène du Dictateur, dans les studios londoniens. Nous verrons bientôt ce film interprété par Clive Brook et Madeleine Carroll, dans une salle des Champs-Élysées (Photo P. I. de Ventoo).



ÉDITION DE 5 HEURES
LE JOURNAL

Le numéro : 25 cent. (N° 15424)

PARIS, 100, RUE DE RICHELIEU
Téléph. Richelieu : 81-54 et la suite

Mercredi 9 Janvier 1935

VOUS TROUVEREZ
les meilleures voitures d'occasion
dans la rubrique "AUTOS et MOTOS"
de nos PETITES ANNONCES

**HIER A EU LIEU AU TROCADERO LE TIRAGE
DE LA II^e TRANCHE
LE LOT DE 5 MILLIONS
ÉCHOIT A ANTOINE dit
COMTE OBLIGADO**

Une nouvelle tranche de la Loterie nationale vient d'être tirée.

Nous publions par ailleurs la liste des numéros gagnants. Cependant, tard dans la soirée, nous avons pu hier joindre l'heureux gagnant de 5 millions et celui-ci nous a fait les déclarations suivantes :

— Hé oui, monsieur, c'est bien à moi qu'échoit le gros lot. Je crois être le jouet d'un rêve, d'un mirage et cependant c'est la vérité vraie. Le billet qui est sorti en tête de liste est celui que je possède. Quelle his-
toire! Quel bouleversement! Et vous savez, pour être bien tombée, la fortune est bien tombée. Savez-vous combien j'ai en poche en ce moment? Non. Un peu plus que ce que posséderaient deux Juifs errants, c'est-à-dire exactement 60 centimes, c'est vous dire que ce coup du sort est le bienvenu.

Nous regardons notre interlocuteur dont le visage reflète une joie sympathique. C'est un brave garçon à la mine joviale sympathique, qui ne semble pas avoir ni ses yeux ni sa langue dans sa poche.

— Vous voulez savoir ce que je fais, monsieur le journaliste, quels étaient jusqu'à ce jour mes moyens d'existence. Je vais vous le dire et vous verrez que, si la chance se trompe parfois, il lui arrive de temps à autre de frapper à la bonne porte.

Vous connaissez la maison Armandine et Victor, haute couture et modes? J'étais... jusqu'à ces derniers temps un des rouages essentiels de cette firme.

— Administrateur! sans doute.
— Non, monsieur, liftier, simplement. Mais laissez-moi tout vous raconter.

Donc, j'étais garçon d'ascenseur chez Armandine et Victor et je n'étais pas sans m'intéresser à une petite midinette au frais minois, au nez retroussé et à la langue bien

me rendis chez Armandine et Victor en me faisant passer pour un client fastueux.

Les trois jours de plaisir se succédèrent dans une atmosphère trépidante et vint le moment où, c'était hier soir, je n'avais en poche que 60 centimes et un billet de Loterie gagné au poker d'as.

Voyez-vous, ma situation est complètement changée. Hier c'était l'incertitude, aujourd'hui c'est la richesse.

— Et que comptez-vous faire? Allez-vous vous retirer à la campagne?

— Pensez-vous, j'ai encore le temps d'y songer. Je vais racheter toutes les traites impayées de la maison Armandine et Victor et, m'associant avec Mitaine, je vais diriger selon mes idées le magasin de modes.



Antoine, lorsqu'il n'était encore qu'un modeste garçon d'ascenseur...

Comme on le voit, la fortune n'a pas tourné la tête à l'heureux gagnant.
PROSPER JÉRÉMIE.

DERNIERE HEURE

Au moment de terminer notre mise en pages, nous apprenons que l'article de notre collaborateur Prosper Jérémie est du domaine de la pure fantaisie. Il ne s'agit pas d'un véritable gagnant à la Loterie nationale, mais du héros d'un film intitulé *Comte Obligado*.

Ce film réalisé par Léon Mathot, d'après la célèbre opérette d'André Barde, est interprété par le joyeux Milton, Aquistapace, Germaine Edith Méra, Pierre Etchepare, Germaine Aussey et Paulette Dubost.

C'est, nous a-t-on dit, une œuvre charmante, dont la « sortie » est prochaine. Ce qui réjouira les amateurs, et ils sont nombreux, des films gais et trépidants.

LA DIRECTION.
P. C. C. : JEAN DE MIRBEL.

ébats
s Frogé
ourd'hui
en appel
sançon
s publics?

ne prédiction

Machination?

Antoine, dans une boîte de nuit de Montmartre, en train de dilapider l'héritage qu'il vient de toucher.



Les Films de la Semaine

WE LIVE AGAIN

Interprété par Frederich March et Anna Sten. Réalisation de Ruben Mamoulian (United Artists).

Encore que les éditeurs aient pris soin, on ne sait trop pour quelles obscures raisons, de dissimuler le titre véritable du film, personne n'ignore qu'il s'agit en réalité d'une adaptation — la troisième, à notre connaissance — de l'œuvre immortelle de Tolstoï : *Résurrection*.

Du beau livre du génial écrivain russe, tout gonflé de pitié, marqué au coin de la fatalité, Ruben Mamoulian a extrait un film d'une technique irréprochable, mais sans émotion réelle et sans nulle grandeur. Ce thème noble et généreux est un peu ravalé ici au rang d'une simple historiette d'amour comme on en pourrait trouver dans les innombrables magazines américains qui paraissent chaque jour là-bas...

Mais ceci dit, il faut avouer que certaines scènes sont de véritables estampes, dont l'harmonie et le sens de la composition ne peuvent laisser indifférent. Anna Sten, qui manque de force véritable, fait tout ce qu'elle peut pour rendre attachant son personnage de la Maslowa, et Frederich March ne manque pas d'allure en prince Dimitri que le remords assaille un peu tard.

GAY DIVORCEE

Interprété par Glinger Rogers et Fred Astane. Réalisation de Mark Sandrich (R. K. O.)

Il en est des films comme de toute œuvre artistique : loin de les mettre en valeur, la réputation trop flatteuse qui les précède leur nuit plutôt. Ainsi *Gay Divorcee*, qui nous arrivait d'Amérique à grand renfort de réclame et de publicité, ne peut pas ne pas nous décevoir si l'on s'attend à voir la merveille des merveilles, le chef-d'œuvre du genre.

Or, c'est tout simplement d'une bonne petite opérette qu'il s'agit, plus ou moins inspirée de la *Veuve Joyeuse* (le titre d'ailleurs est suffisamment révélateur), honorablement mise en scène, jouée excellentement et surtout dansée à ravir par ses deux principaux interprètes.

Dois-je avouer maintenant qu'ormis deux ou trois divertissements chorégraphiques, répétions-le, de tout premier ordre — ah ! cette trépidante, lancinante *Continentale* ! — l'intrigue a paru un tantinet superfétatoire, en tout cas sans véritable originalité, aussi bien dans la forme que dans le fond...

CHU CHIN CHOW

Interprété par Anna May Wong et Fritz Kortner (London British)

Chu Chin Chow, nous dit un programme, tint l'affiche à Londres durant cinq ans. Quoi d'étonnant à cela : certaines féeries du Châtelet ne sont-elles pas autant de succès inépuisables ? Précisément *Chu Chin Chow* ressortit au genre féérique, où tout n'est que fantaisie, lumière, couleurs, somptuosité. Fastueuse, la mise en scène l'est assurément, avec la prodigalité des moyens seuls permis au cinéma ; mais pour ce qui est de la fantaisie et de la légèreté c'est autre chose...

En fait *Chu Chin Chow*, c'est l'histoire légendaire d'Ali Baba et des quarante voleurs ; vous savez bien cet Ali Baba qui avait découvert le fameux « Sésame, ouvre-toi » de la grotte au trésor..., en parla à son frère, et faillit tout compromettre par sa vantardise...

Un metteur en scène, pourvu de moyens, mais aussi de fantaisie eût pu broder là-dessus un film délicieux... Pour cette fois, force nous est de nous contenter de quelques jolies images ça et là, de quelques tableaux flattant l'œil, trop rarement à notre gré ; et qu'Anna May Wong anime de sa gracieuse silhouette, souple comme un roseau.

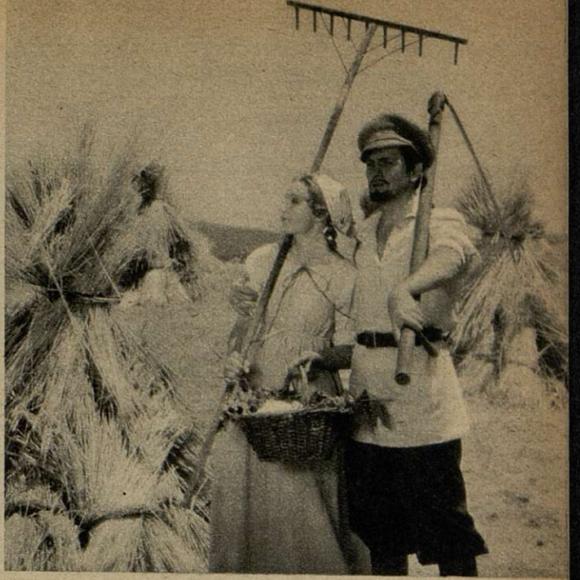
COLLEGE RYTHM

Interprété par Jack Oakie, Mary Brian, Lanny Ross et Joe Penner (Paramount)

Décidément les films des Marx Brothers et *One million dollar legs* font école... Le Studio 28, qui semble s'être spécialisé dans ce genre de films hautement burlesques, loufoques et inénarrables, vient une fois de plus, de renouveler son programme avec une bande qui procède du même esprit, sinon tout à fait de la même veine.

Est-ce à dire que l'on a autant ri qu'aux facéties abracadabrantes des frères Marx ou de W.-C. Fields? Je n'irai pas jusqu'à l'assurer. Non pas que la cascade des gags soit, cette fois, moins abondante qu'auparavant : il en est d'irrésistibles, mais bien plutôt parce que le personnage que *College Rythm* met en scène, en l'espèce un joueur de football « débrouillard », qui dut ravir d'aise les Américains, paraît à nos mentalités de Latins un tantinet odieux... Aux côtés de Jack Oakie, désormais un peu trop sûr de lui, ce qui est parfois bien agaçant, saluons la venue d'un nouveau comique Joe Penner qui, tout en s'inspirant de ceux qui le précéderent, a su garder une note suffisamment originale, pour mettre, par instants, la salle en joie...

Le fauteur 72.



COURRIER DES LECTEURS

Iris répond ici chaque semaine aux lecteurs du journal qui ont bien voulu lui écrire.

J'admire Jean. Nous vous avons envoyé comme vous nous l'avez demandé ce numéro du 20 décembre. Voici les adresses demandées : Jean Servais, 3, avenue Junot ; Roger Treville, 129, boulevard de Grenelle ; Pierre Richard-Wilm, 89, rue Cardinet ; Albert Préjean, 5, rue des Dardanelles ; Henry Garat, 3 bis, rue des Dardanelles, et Buster Crabbe, studio Paramount, Hollywood, Cal. Oui, nous vendons des photos d'artistes, demandez-nous celles qui vous intéressent.

Rose de Noël. Pierre Richard-Wilm n'était pas à Paris au moment des fêtes de Noël et du Jour de l'An.

Allebanna. — Vous reverrez prochainement Jean Pierre-Aumont dans l'Equipage qu'il vient de terminer sous la direction de Anatole Litvak. Jean Gabin tourne actuellement le rôle de Ponce-Pilate dans *Golgotha*. Il demeure 24, rue Desbordes-Valmore. Voici l'adresse de Mireille Balin : 18, rue Spontini,

et celle de Annabella : 20, rue Nungesser-et-Coli.

Pour les beaux yeux de Joan. — Vous pouvez écrire à votre artiste préférée en adressant votre lettre au Studio M. G. M., à Culver-City (Californie) U. S. A. Il est possible que vous obteniez satisfaction de Joan Crawford que vous reverrez certainement dans d'autres films, peut-être même en compagnie de Clark Gable puisqu'elle est encore sous contrat à la Metro-Goldwyn. Vous trouverez certainement avec plaisir dans ce même numéro un article qui lui est consacré.

Paul-Emile Beaulieu. — Voici les adresses demandées : J. Murat, 20, rue Nungesser-et-Coli. Claude Dauphin, 2, avenue Peterhof, 17. Renée Saint-Cyr, 30, quai de Passy. Rosine Déréan, 12, rue de Civry. Florelle, 7 bis, avenue Philippe-le-Boucher, Neuilly. Lilian Harvey, Studio Columbia, Hollywood (Californie). Pola Négrî, Studio Paramount, Hollywood (Californie). Kate de Nagy, Studio Ufa, Neubabelsberg (Allemagne).

Fleur de Cactus N° 1. — Denis King que vous avez pu entendre dans *Fra Diavolo* aux

côtés de Laurel et Hardy, même dans les versions doublées, tourne pour Metro-Goldwyn-Mayer. Vous pouvez lui écrire au studio de cette société à Holver-City (Californie) U. S. A.

A Ramon de toute mon âme. — Vraiment quel enthousiasme pour Ramon Novarro. Vous avez raison, c'est un artiste vraiment sympathique. Il doit exister certainement en Amérique des disques de Ramon Novarro ; vous pourriez avoir des précisions en écrivant directement à une maison d'édition de disques telle que Columbia ou Pathé. Vous avez raison de préférer les versions originales aux versions doublées, mais il existe une loi n'autorisant la projection de la version originale que dans un nombre limité de salles ; c'est pour cela que les maisons de location, pour récupérer l'argent qu'elles ont avancé, doivent exploiter leurs films en version doublée. A bientôt.

Brunilda est priée de bien vouloir renouveler son adresse en vue de correspondance à lui faire suivre.

IRIS

Le regard de toutes les femmes se pose sur la

LAINES ORADIUM

UNE SUPER-LAINE RADIOACTIVE !

FABRICATION - Une laine d'une pureté absolue, provenant de troupeaux australiens sélectionnés. Elle subit un traitement physico-chimique qui lui donne un pouvoir calorique. Elle est ensuite radioactivée et complètement aseptisée.

UTILISATION - Indispensable pour vous et vos enfants. Vous serez, en effet, immunisés contre le froid lorsque vous porterez des vêtements tricotés en laine "ORADIUM".

"ORADIUM" est une laine de "sécurité" qui vous assure indéfiniment une saine et douce chaleur.

MADAME, FAITES CETTE EXPÉRIENCE :

Prenez dans une main une pelote de laine ordinaire et placez dans l'autre une pelote de "LAINE ORADIUM". Au bout de quelques secondes vous serez fixée ! Vous sentirez une douce chaleur pénétrer dans la main qui TIENT LA LAINE "ORADIUM", alors que la température de l'autre main restera stationnaire.

Vous constaterez également combien la laine "ORADIUM" est plus douce et plus moelleuse.



ORADIUM est la seule laine rendue thermique : par conséquent elle dégage de la chaleur.



La Pelote Frs : 6.75

ORADIUM est Radioactive, elle donne la sensation du plus grand bien-être.

Pub. A. Hirsch - PARIS

ORADIUM

EN VENTE DANS LES GRANDS MAGASINS ET LES BONNES MAISONS
Production de LA LAINE MEDICALE, S. A., 20, rue Saint-Georges, PARIS. — Demander la carte d'échantillon des différentes teintes pastel et la Brochure qui vous seront envoyées franco.

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS ACCEPTANT NOS BILLETS A PRIX RÉDUITS

(Voir notre bon page ci-dessous).

PARIS	BANLIEUE	ALGÉRIE ET COLONIES
Salles acceptant les billets à tarif réduit	CAHORS. — Palais des Fêtes.	OYONNAX. — Casino-Théâtre.
3 ^e Arrondissement : KINERAMA, 37, boulevard Saint-Martin ; PALAIS DES FÊTES, 8, rue aux Ours.	CALAIS. — Théâtre des Arts.	PÉRIGUEUX. — Cinéma-Palace.
5 ^e Arrondissement : MÉSANGE, 3, rue d'Arras.	CANNES. — Cinéma Olympia - Star-Cinéma Mondain. — Majestic - Lido-Cinéma. — Majestic Plein Air - Riviera.	POITIERS. — Ciné Castille.
6 ^e Arrondissement : DANTON, 99, boulevard Saint-Germain.	BOIS-COLOMBES. — Excelsior-Cinéma.	PONTOISE. — Excelsior-Palace.
7 ^e Arrondissement : MAGIC-CITY, 180, rue de l'Université.	BOURG-LA-REINE. — Régina-Cinéma.	PORTETS (Gironde). — Radius-Cinéma.
9 ^e Arrondissement : ROXY, 65, bis, rue Rochechouart.	CHARENTON. — Eden-Cinéma.	REIMS. — Eden-Cinéma.
10 ^e Arrondissement : PARENTIER, 156, avenue Parentier.	CHOISY-LE-ROI. — Splendide-Cinéma-Théâtre.	ROANNE. — Salle Marivaux.
13 ^e Arrondissement : JEANNE-D'ARC, 45, boulevard Saint-Marcel ; PALACE D'ITALIE, 190, avenue de Choisy.	ENGIEN. — Engchien-Cinéma.	ROCHEFORT. — Apollo-Palace.
14 ^e Arrondissement : CINÉMA DENFERT, 24, place Denfert-Rochereau.	FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.	RUEIL. — Cinéma-Théâtre.
15 ^e Arrondissement : CASINO DE GRENELLE, 86, avenue Emile-Zola ; VARIÉTÉS-CINÉMA, 17, rue Croix-Nivert.	ISSY-LES-MOULINEAUX. — Mignon-Palace.	SAINT-CHAMOND. — Variétés Cinéma.
16 ^e Arrondissement : GRAND-ROYAL, 83, avenue de la Grande-Armée.	LES LILAS. — Magic-Cinéma.	SAINT-ÉTIENNE. — Fémina-Cinéma.
18 ^e Arrondissement : ORNANO-PALACE, 34, boulevard Ornano ; STUDIO-FOURMI, 120, boulevard Rochechouart.	MALAKOFF. — Malakoff-Palace.	SAINT-ROYAL. — Royal-Théâtre.
19 ^e Arrondissement : FLORÉAL, 13, rue de Belleville ; SECRÉTAN-PALACE, 55, rue de Meaux.	MONTEUIL-SOUS-BOIS. — Alhambra-Palace.	SÈTE. — Trianon.
20 ^e Arrondissement : MÉNIL-PALACE, 3, rue de Ménilmontant ; PYRÉNÉES-PALACE, 272, rue des Pyrénées.	PANTIN. — Pantin-Palace.	STRASBOURG. — U.T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia.
	RUEIL. — Cinéma-Théâtre.	TAÏN (Drôme). — Royal-Cinéma (samedi et dimanche soir).
	SAINT-CYR. — Au Coucou.	TOULOUSE. — Gaumont-Palace. — Trianon.
	SAINT-DENIS. — Pathé.	TOURGOING. — Splendid.
	SAINT-GERMAIN-EN-LAYE. — Royal-Palace.	TROYES. — Royal Croncles (jeudi).
	SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.	VALLAURIS. — Eden-Casino.
	SAINT-OUEN. — Alhambra.	VIENNE. — Salle Berlioz.
	VILLENEUVE-SAINTE-GEORGES. — Excelsior-Cinéma.	VILLEURBANNE. — Kursaal-Cinéma.
	VINCENNES. — Eden. — Printania. — Sonore.	VIRE. — Sélect-Cinéma.
	DÉPARTEMENTS	
	AGEN. — Royal-Cinéma.	
	ANNECY. — Splendid-Cinéma. — Palace-Cinéma.	ALGER. — Splendid. — Olympia. — Trianon-Palace.
	ANTIBES. — Casino d'Antibes.	CASABLANCA. — Eden.
	ARRAS. — Ciné-Palace. — Kursaal.	TUNIS. — Cinéma-Modern. — Cinéma Goulette.
	BAGNERES-DE-BIGORRE. — Idéal-Théâtre.	
	BAYONNE. — La Féria.	ÉTRANGER
	BELFORT. — Cinéma - Brasserie Georges.	ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.
	BESANCON. — Central-Cinéma.	BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Eden-Cinéma. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma.
	BORDEAUX. — Variétés-Cinéma. — Cinéma des Capucines. — Olympia.	BUGAREST. — Boulevard-Palace. — Classic. — Fascati. — Cinéma Théâtral. — Orasulul T.-Séverin. — Ciné-Opéra. — Ciné-Moderne.
	BAR-LE-DUC. — Eden-Cinéma.	CONSTANTINOPEL. — Alhambra Ciné-Opéra. — Ciné-Moderne.
	BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Palace.	GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Capitole. — Grand Cinéma. — Cinéma de Carouge.
	LA BOURBOULE. — Casino Municipal.	NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia. — Neufchâtel. — Cinéma-Palace.
	BOURG-EN-BRESSE. — Eden-Cinéma.	
	BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Tivoli-Palace.	
	CADILLAC (Gironde). — Eldorado.	
	CAEN. — Cinéma Trianon. — Cinéma Eden.	

LA MÉTHODE THO-RADIA

EMBELLISSANTE PARCE QUE CURATIVE

ne se contente pas de dissimuler les imperfections de la peau...
...elle les supprime radicalement

Formules du Dr Alfred CURIE

CRÈME POUDRE SAVON

Radium et Thorium
Le pot : 15 fr. Le tube : 10 fr.

Thorium, Radium, Titane
Sept coloris. La boîte : 12.50

Thorium, Baume du Pérou
Le pain de 100 gr. : 3 fr.

CHEZ LES PHARMACIENS EXCLUSIVEMENT

MENTOR-PUBLICITÉ

C'EST LE SAMEDI 26 JANVIER QU'AURA LIEU LA VISITE AU STUDIO ORGANISÉ PAR

CINÉ-MAGAZINE ET LE CLUB CINÉMATOGRAPHIQUE DE FRANCE

Une convocation particulière sera adressée à ceux de nos lecteurs qui nous auront fait parvenir un des quatre bons insérés dans nos précédents numéros. Etant donné l'affluence des demandes, nous ne pouvons plus accepter que l'adhésion de nos seuls abonnés qui devront se faire inscrire jusqu'au 24 janvier inclus à nos bureaux.

CINÉ-MAGAZINE

DEUX PLACES A TARIF RÉDUIT

Ce billet est valable du 17 janvier au 24 inclus sauf les samedis, dimanches et jours de fête.

NE PEUT ÊTRE VENDU

Le Gérant : COLEY.

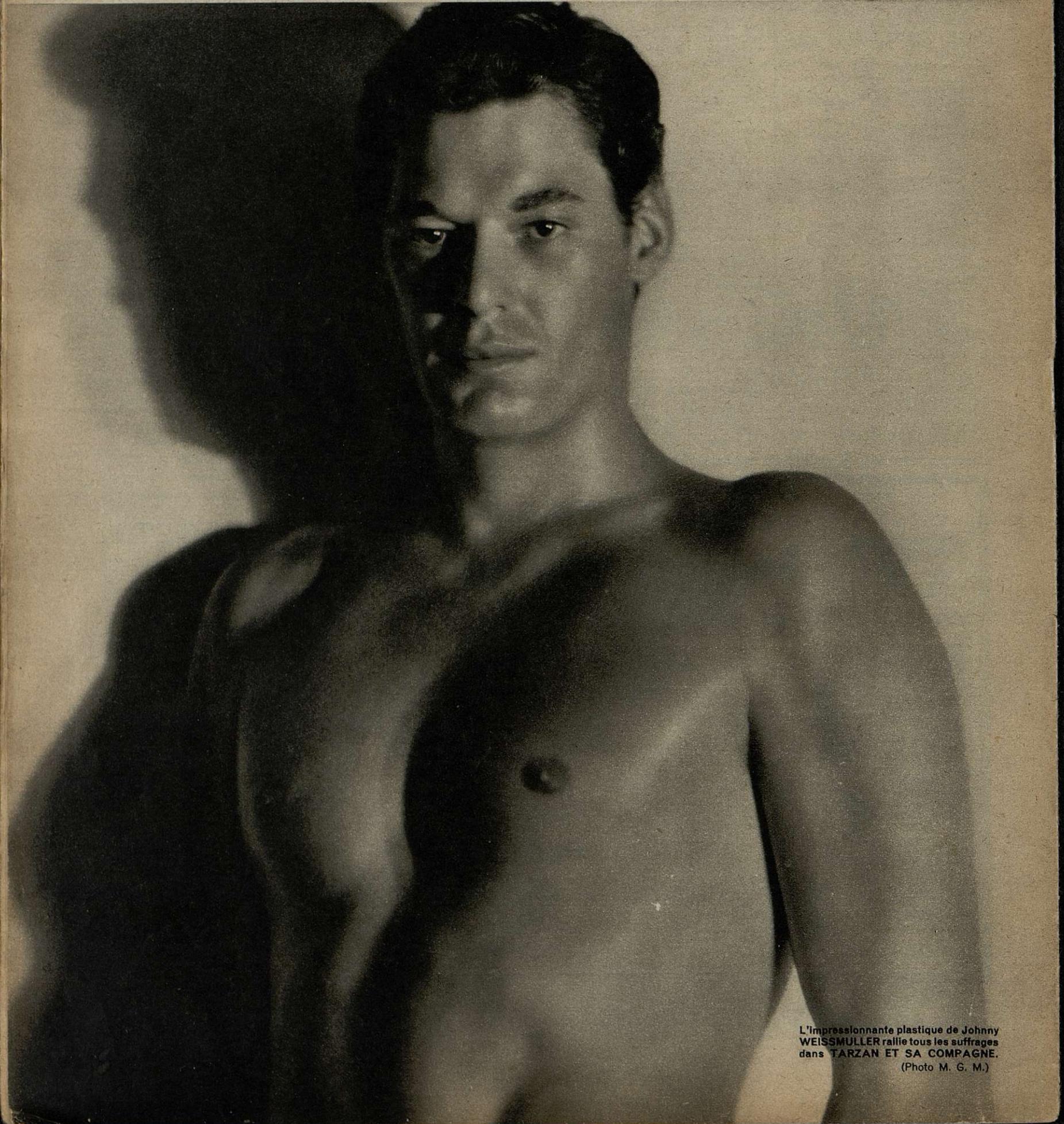
Imp. GEORGES LANG, 11 bis, rue Curial - Paris, Procédé HÉLIOS-ARCHÉREAU.

C MAGAZINE É

17 JANVIER 1935

UN FRANC

15^e ANNÉE - N°3



L'impressionnante plastique de Johnny WEISSMULLER rallie tous les suffrages dans TARZAN ET SA COMPAGNE.
(Photo M. G. M.)